

les consignes, pénétra en vociférant en brandissant toutes sortes d'armes. entoura et pressa le gouvernement.

Ces hommes venaient disaient-ils apporter les dernières sommations du peuple et remporter au peuple le dernier mot de la révolution. Ils avaient choisi pour orateur un jeune ouvrier mécanicien. Spartacus de cette armée de prolétaires intelligents.

C'était un homme de vingt ou vingt-cinq ans, de stature moyenne mais droite, forte, d'un ferme et robuste aplomb sur ses membres, son visage noirci par la fumée de la poudre était pâle d'émotion. ses lèvres tremblaient de colère. ses yeux enfoncés sous un front proéminent lançaient du feu. Électricité du peuple concentrée dans un regard. sa physionomie avait à la fois le caractère de la réflexion et de l'égarement, contraste étrange qui se retrouve sur certains visages où une pensée fautive est devenue néanmoins une conviction sincère et une obstination à l'impossible. il roulait dans sa main gauche un lambeau de ruban ou d'étoffe rouge. il tenait de la main droite le canon d'une carabine dont il faisait à chaque mot résonner la crosse sur le parquet. il paraissait à la fois intimidé et résolu. on voyait qu'il se raffermissait lui-même contre toute faiblesse et toute transaction par un parti fortement arrêté d'avance. il

semblait sentir et entendre derrière lui le peuple immense et furieux dont il était l'organe qui l'écoutait et qui allait lui demander compte de ses paroles.

Il roulait ses regards dans le vide autour de la salle. il ne les arrêtait sur aucun visage de peur de rencontrer un autre regard et d'être involontairement influencé. il secouait perpétuellement la tête de gauche à droite et de droite à gauche comme s'il eût réfuté en lui-même des objections qu'on lui aurait faites. C'était le buste de l'obstination. le dernier mot incarné d'une multitude qui sent sa force et qui ne veut plus rien céder à la raison.

Il parlait avec cette éloquence rude, brutale, sans réplique qui ne discute pas mais qui commande. Sa langue fiévreuse se collait sur ses lèvres sèches. il avait ces balbutiements terribles qui irritent et qui redoublent dans l'homme inculte la colère de l'émotion contenue par l'impuissance même d'articuler sa fureur. ses gestes achevaient ses mots. Tout le monde fut debout et silencieux pour l'écouter.

XX.

Il parla non en homme mais en peuple qui veut être obéi et qui ne sait pas attendre. il mesura les heures et les minutes à la docilité du gouvernement. il lui commanda des miracles. il répéta en les accentuant avec plus d'énergie toutes les conditions du

programme de l'impossible, que les vociférations tumultueuses du peuple enjoignaient d'accepter et de réaliser à l'instant. le renversement de toute sociabilité connue. l'extermination de la propriété. des capitalistes. la spoliation. l'installation immédiate du prolétaire dans la communauté des biens, la proscription des banquiers, des riches, des fabricants, des bourgeois de toute condition supérieurs aux salariés. un gouvernement la hache à la main pour niveler toutes les suprématies de la naissance, de l'aisance, de l'hérédité du travail même. enfin l'acceptation sans réplique et sans délai du drapeau rouge pour signifier à la société sa défaite, au peuple sa victoire, à Paris la terreur, à tous les gouvernements étrangers l'invasion. chacune de ces injonctions était appuyée par l'orateur d'un coup de crosse de fusil sur le plancher, d'une acclamation frénétique de ceux qui étaient derrière lui, d'une salve de coups de feu tirés sur la place.

Les membres du gouvernement et le petit nombre de ministres et d'amis qui les entouraient, Bastide, Buchez, Barthélemy-St-Hilaire, Payer entendaient ces injonctions jusqu'au bout sans interrompre, comme on écoute le délire de peur de l'aggraver en le contredisant. mais ce délire était en ce moment celui de soixante mille hommes armés et maîtres de tout. il y eut des moments où le gouvernement désespéra du salut public sous la pression

d'un tel tumulte, baissa la tête, se recueillit en lui-même, et résolut de mourir sur la brèche plutôt que d'arborer le signe de détresse et de terreur de la société qu'il couvrait de son corps. Crémieux, Marie, Garnier-Pagès, Marrast, Buchez, Flottard, Louis Blanc lui-même, répondirent aux injonctions de l'orateur du peuple avec l'intrépidité, la dignité, la force et la logique que le contre-coup de pareilles violences suscitait dans des hommes de cœur. d'autres essayèrent de séduire et de capter par toutes les caresses de langage et de gestes la rudesse stoïque de cet homme et de ses complices. d'emportement. tout était inutile ils écartaient les paroles de leurs oreilles, les gestes de leurs yeux. La proclamation du gouvernement révolutionnaire sur l'heure, et le drapeau rouge arboré sans réflexion, était l'unique réponse de ces hommes de fer, moins l'homme a de lumières plus il a de volontés. il en appelle à la violence de tout ce qu'il ne peut emprunter à la raison. la tyrannie est la raison de la brutalité. Quand on ne peut ni convaincre ni être convaincu on s'obstine. tel était le peuple ce jour-là. tel on s'efforça de le refaire depuis.

XXI.

Lamartine debout dans l'embrasure d'une fenêtre regardait consterné tantôt cette scène, tantôt les

têtes du peuple qui ondoyaient sur la place, et la fumée des coups de feu flottant sur ces milliers de visages et faisant auréole au drapeau rouge. il vit les efforts de ses collègues impuissants contre l'obstination de ces envoyés du peuple.

Il s'irrita de ces insolents défis de l'homme armé qui présentait sans cesse sa carabine comme une suprême raison à des hommes désarmés mais qui savaient regarder la mort en face. il fendit le groupe qui le séparait de l'orateur. il s'approcha de cet homme et lui mit la main sur le bras. l'homme frémit et chercha à dégager son bras comme s'il eût craint la fascination d'un autre être. il se retourna avec une inquiétude à la fois sauvage et craintive vers ses compagnons comme pour leur demander à qui il avait affaire.

« C'est Lamartine » lui dirent quelques hommes de son parti.

« Lamartine s'écria avec défiance l'orateur, que me veut-il? Je ne veux pas l'écouter. je veux que le peuple soit obéi sur-le-champ. ou sinon ajouta-t-il en portant la main à la détente de son arme, des balles et plus de paroles. Laissez-moi Lamartine! poursuivit-il en agitant son bras pour le dégager. Je suis un homme simple. je ne sais pas me défendre par des paroles. je ne sais pas répondre par des idées. mais je sais vouloir. Je veux, ce que le peuple m'a chargé de dire ici. Ne

« me parlez pas! ne me trompez pas! ne m'endormez pas avec vos habiletés de langue! voilà une langue qui coupe tout, une langue de feu dit-il en frappant sur le canon de sa carabine! il n'y en a plus d'autre entre vous et nous. »

Lamartine sourit à cette expression du prolétaire en lui retenant toujours le bras. « Vous parlez bien lui dit-il. vous parlez mieux que moi. le peuple a bien choisi son interprète. mais il ne suffit pas de bien parler il faut entendre la langue de la raison que Dieu a donnée aux hommes de bonne foi et de bonne volonté pour s'expliquer entre eux et pour s'entr'aider au lieu de s'entre-détruire. la parole sincère est la paix entre les hommes. le silence obstiné est la guerre. Voulez-vous la guerre et le sang? nous l'acceptons. nos têtes sont dévouées mais alors que la guerre et le sang retombent sur ceux qui n'ont voulu rien entendre! » — « Oui! oui! Lamartine a raison écoutez Lamartine » crièrent ses camarades.

XXII.

Lamartine alors parla à cet homme avec l'accent de sincérité persuasive qu'il avait dans le cœur et que la gravité de la circonstance rendait plus intime et plus religieux. il lui représenta que les révolutions étaient de grandes batailles où les vain-

queurs avaient plus besoin de chefs après la victoire que pendant le combat. que le peuple quelque sublime qu'il fût dans l'action et quelque respectable qu'il fût dans la pensée de l'homme d'État, n'avait dans le tumulte de la place publique ni le sang-froid, ni la modération, ni la lumière nécessaires pour se sauver lui-même, à lui seul, des dangers de son propre triomphe. que l'action du gouvernement dedans et dehors ne consistait pas à acclamer telle ou telle résolution irréfléchie les armes à la main au gré de tel ou tel orateur populaire. ni à écrire à la pointe d'une baïonnette des décrets arbitraires, violents, souvent iniques, sur une table de conjurés. qu'il fallait penser, peser, apprécier en liberté, en conscience et en silence les droits, les intérêts et les volontés d'une nation de près de quarante millions d'hommes, ayant tous les mêmes titres à la justice et à la protection d'un gouvernement. qu'il fallait en outre savoir que Paris n'était pas toute la France ni la France toute l'Europe. que le salut du peuple consistait à équilibrer ces grands intérêts les uns par les autres, et à faire justice à la partie souffrante du peuple sans faire injustice et violence aux autres citoyens et aux autres nations. que le peuple qui n'aurait ni patience ni confiance dans ses chefs pour attendre le bien, serait un peuple décapité. qu'il ferait avorter dans le désordre et dans l'anarchie les plus fécondes révo-

lutions ! que les chefs qui s'aviliraient eux-mêmes jusqu'à n'être que les instruments des volontés changeantes et des impulsions tumultueuses de la multitude seraient au-dessous de la multitude elle-même ; car sans avoir ses démenes ils en exécuteraient les erreurs ou les fureurs. qu'un tel gouvernement au signe et à l'heure de la foule serait également indigne et de la nation et des hommes dévoués qui s'étaient jetés entre elle et l'anarchie, que si le peuple ne voulait que de tels serviteurs il n'avait qu'à entrer et à les frapper, car ces hommes étaient résolus à tout faire pour le peuple excepté sa ruine et son déshonneur. Lamartine enfin refusa en quelques mots au nom du gouvernement d'arborer le drapeau rouge et de déshonorer ainsi le passé de la révolution et de la France.

XXIII.

A mesure que Lamartine parlait, on voyait lutter sur la physionomie sauvage de l'orateur des prolétaires, l'intelligence dont elle semblait s'éclairer malgré elle et l'obstination d'une volonté brutale dont elle paraissait s'assombrir. c'était comme un nuage et un rayon passant en se combattant sur une eau courante par un ciel changeant.

A la fin l'intelligence et l'attendrissement prévalurent. il laissa glisser sa carabine à terre et se

prit à pleurer. on l'entoura on le fléchit. ses camarades plus émus encore que lui l'entraînèrent dans leurs bras hors de l'enceinte. ils firent refluer la colonne dont ils étaient la tête, et la voix jusque dans les cours, en rendant au peuple par leurs cris, par leurs gestes, les bonnes paroles du gouvernement et les bonnes résolutions qu'eux-mêmes avaient consenties. un mouvement d'hésitation et de résipiscence se fit dans le palais et aux portes. le gouvernement respira.

XXIV.

Mais à peine les meneurs de la multitude s'aperçurent-ils de l'ébranlement moral communiqué aux masses par le retour de cette colonne sur la place de Grève qu'ils semèrent de nouveau dans la foule l'impatience et la fureur de leurs desseins trompés. on traita de lâches et de traîtres ceux qui redescendaient sans avoir obtenu le drapeau rouge et le gouvernement prolétaire, l'outil pour sceptre, et le glaive à la main. La rumeur monta plus sourde d'abord, puis plus grondante et plus sinistre, de ces flots de peuple jusqu'aux fenêtres du palais. bientôt ces masses compactes agitant leurs drapeaux se fendirent comme des murailles qui s'écroulent, et l'on vit de nouveaux courants d'hommes armés se former et affluer lentement en s'engouffrant avec de grandes clameurs par toutes les issues, et sous

toutes les portes de l'édifice. l'encombrement seul les empêchait de s'élaner aux étages supérieurs avec la force d'impulsion qui les précipitait à la conquête du gouvernement.

Cependant les têtes de ces colonnes arrivaient en s'éclaircissant et en se fondant un peu avec les bons citoyens, jusqu'aux grands paliers des cours et jusqu'au milieu des escaliers. quelques groupes irrésistibles, se faisaient jour même dans les avant-salles des appartements.

A chaque instant des avis de détresse arrivaient par les élèves des écoles militaires qui bravaient tout. on venait supplier les hommes les plus influents sur le peuple de conjurer les dernières violences en se montrant. Marie, Crémieux, y allèrent avec intrépidité tour à tour; des ministres tels que Goudchaux, Bethmont, Carnot, se joignirent à eux, des citoyens dévoués se groupèrent pour les couvrir de leur corps et de leur popularité. ils obtinrent quelques moments de respect, et rentrèrent épuisés et vaincus par le tumulte.

Cinq fois Lamartine sortit, parla, fit éclater les applaudissements et refluer un peu la multitude et en faisant agiter devant lui le drapeau tricolore né de la révolution disait-il contemporain de la liberté, consacré par le sang de nos triomphes. ses vêtements étaient déchirés, sa tête découverte, son front ruisselant de sueur. les enthousiasmes et les insultes

à proportions à peu près égales s'élevaient à son approche. on refusait longtemps de l'entendre. de véhémentes apostrophes clouaient sur ses lèvres ses premiers mots. puis à peine avait-il prononcé quelques phrases inspirées par le génie du lieu, de l'heure, de l'extrémité suprême où se trouvait la patrie, que les plus rapprochés de lui passaient de son côté, lui rendaient leurs âmes et leurs armes, faisant écho de leurs cœurs et de la voix à sa voix, ils couvraient ses allocutions d'applaudissements qui se prolongeaient par entraînement de salle en salle et de degrés en degrés, ils finissaient par fondre en larmes en se précipitant dans ses bras. Jamais on ne vit mieux que pendant ces heures ce que contient d'intelligence, d'électricité, de générosité, d'enthousiasme, et d'amour ce peuple qui n'a besoin que du contact d'une parole humaine pour vibrer tout entier même dans la sédition, des plus sublimes sentiments de l'humanité.

XXV.

Mais ces victoires de la sympathie, et de la parole étaient courtes. elles se propageaient lentement et imparfaitement dans cette foule bruyante de soixante ou quatre-vingt mille hommes. elles semblaient s'évaporer avec les derniers retentissements de la voix de l'orateur. Souvent il n'était pas encore retiré

qu'il entendait de nouveaux murmures gronder au pied des escaliers, et que des coups de feu partis des cours faisaient siffler au-dessus de sa tête des balles qui entamaient les pierres de la voûte des escaliers.

Chaque heure du jour en avançant amenait de nouveaux renforts des banlieues et des faubourgs au peuple ameuté. Vers midi la place de Grève, les fenêtres et les toits des maisons qui l'entourent regorgeaient de foule, et semblaient tapissés de rouge. un mouvement plus décisif se fit aux abords et dans les bas fonds de l'édifice, on criait aux armes ! quelques citoyens intrépides voulaient s'opposer à une invasion plus désespérée du peuple. ils furent renversés sur les escaliers, foulés aux pieds. le torrent monta et s'engouffra sous les voûtes gothiques qui précèdent l'immense salle de la République jonchée de mourants. Lamartine ! Lamartine ! s'écrient de l'extrémité des corridors les citoyens refoulés par le peuple ! Lui seul peut tenter d'arrêter le débordement. Le peuple ne veut plus entendre que lui. qu'il paraisse ou tout est perdu !

Lamartine anéanti par dix-huit heures d'efforts physiques et étendu sur le parquet se relève à ces cris. et sortant accompagné de Payer, de Jumelle, de Maréchal, de jeunes et intrépides élèves de Saint-Cyr, d'un groupe de généreux enfants de l'École polytechnique et de quelques citoyens qui le cou-